

# LA GUERRE 14/18

*C'est la mobilisation générale !!!*

*Depuis ce matin, c'est le branle-bas de combat, comme de nombreux autres jeunes niçois me voilà en route pour la guerre.*

*Il est fou cet imbécile de Kaiser de vouloir nous affronter, il sait bien qu'il va perdre et vite encore !*

*Nous voilà donc sur le quai de la gare : on vient tout juste de recevoir notre paquetage avec un superbe uniforme bleu et rouge, un fusil à baïonnette, des munitions et quelques provisions.*

*On embarque dans ce train qui nous conduit vers le « grand Nord » Pensez donc, pour nous Avignon c'est déjà au nord, alors Verdun ... C'est où cette ville ?*

*Et nous voilà partis, Toulon, Marseille, d'autres jeunes embarquent qui ont le même accent que nous, puis Lyon avec encore des soldats qui montent dans ce train, qui, maintenant est bondé, et tous ensemble nous chantons des chants guerriers avec cette belle insouciance de la jeunesse, et la Marseillaises entonnée à pleins poumons, est rythmée par le bruit des wagons sur les rails.*

*Dijon ! On approche et nous sommes de plus en plus excités... Ils vont voir ces maudits boches, on va les tailler en pièces !!!*

*Puis soudain Verdun : on sent la nervosité augmenter. « Tout le monde descend » et on se dirige vers le lieu de rassemblement. Dans la cohue, nos chefs essayent tant bien que mal de regrouper les divers régiments.*

*Ça y est, nous sommes prêts.*

*On avance dans la plaine, en cette fin de mois d'août la chaleur est étouffante, et ici il n'y a pas notre belle mer pour nous procurer quelques bribes de fraîcheur.*

*Enfin on est arrivé sur le front. Notre lieutenant nous donne l'ordre de nous déployer et les sergents s'activent pour nous faire accélérer.*

*Au loin on aperçoit les Prussiens, et l'envie d'aller en découdre nous tenaille... mais non, nous devons creuser des tranchées où nous pourrons nous replier entre deux affrontements.*

*La terre asséchée par cette chaleur, est dure et on a beaucoup de mal à creuser, mais on est nombreux, et finalement on arrive au bout de notre tâche.*

*Nos beaux uniformes si rutilants auparavant, sont maintenant devenus grisâtres. Nous prenons quelques instants de repos, les cigarettes circulent entre nous et les conversations vont bon train.*

*Mon régiment est composé en majorité de gens du Sud, mais notre lieutenant est alsacien, et entre nous le courant passe mal... mais à l'armée on ne discute pas, on obéit !*

*Il s'est passé deux semaines depuis notre arrivée, marquées par des retours en ligne arrière et des montées au front, et on n'a toujours pas rencontré l'ennemi.*

Nous sommes maintenant de nouveau venus relever d'autres régiments. Soudain, un grand bruit, un vacarme insoutenable, et notre tranchée devient un enfer sous le feu nourri des canons allemands.

Quelques minutes assourdissantes, qui nous paraissent durer des heures, puis le bombardement cesse. Je suis couvert de sang mais ce n'est pas le mien, je jette un regard autour de moi, et c'est un spectacle insoutenable : des jeunes gisent morts, d'autres gravement atteints appellent au secours, et les infirmiers s'activent mais sont trop peu nombreux.

Un peu plus loin, je vois Ange couché au sol sur le ventre, je m'approche de lui, je le retourne et là c'est l'horreur : il n'a plus de visage ! Ange, mon copain de toujours est mort dans cette morne plaine, sans jamais avoir eu le temps de combattre... Foutue guerre !

Je suis profondément choqué, je pense à Jeanne sa mère, qui ne reverra plus jamais son fils unique et si tendrement adoré, et je pleure à chaudes larmes.

En un instant, je viens de réaliser que nos ennemis sont beaucoup mieux préparés que nous, et que cette guerre, que nous pensions gagner facilement, sera très difficile, et nous ne reverrons pas de sitôt notre Belle Nice.

Les sergents font un rapide état des lieux, puis nous quittons la ligne de front, remplacés en première ligne par les Parigots, qui viennent d'arriver en renfort en taxis.

Quelques jours après, c'est de nouveau notre tour de monter au front. Et là, à peine arrivés, on nous donne l'ordre de préparer nos baïonnettes, et c'est l'assaut vers les tranchées prussiennes.



C'est une véritable boucherie, des morts par centaines de part et d'autre... soudain je ressens une atroce douleur dans la jambe gauche et je m'écroule. Quand l'ordre de se replier est donné, Vincent m'aide à regagner notre tranchée.

Je souffre énormément, et on me conduit à l'infirmerie en arrière de la zone des combats.

Pendant quelques jours je suis soigné, mais ça ne s'améliore pas. Dans un état semi-comateux, j'entends ces mots terribles « C'est la gangrène, il va falloir l'amputer ». C'est insupportable et je m'évanouis.

A mon réveil, je m'aperçois, catastrophé, qu'il n'y a plus qu'une partie de cuisse sous mon pantalon.

Je suis donc démobilisé, et je rentre à Nice, où Eugénie, ma mère m'accueille à la fois profondément attristée par la perte de ma jambe, et, malgré tout, soulagée de me retrouver vivant.

Pendant le reste de cette maudite guerre, qui m'a pris mon ami d'enfance et m'a rendu infirme, je continue à servir mon pays en travaillant dans une usine d'armement.

Maudit soit ce salaud de Kaiser qui a provoqué tant de douleurs.

Heureusement on a gagné cette guerre, mais au prix de millions de vies perdues ou irrémédiablement gâchées.

J'espère qu'il n'y aura plus jamais de guerre !